

Le monde de l'intranquillité

Marie-Claude Loiselle

Numéro 88-89, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (1997). Le monde de l'intranquillité. *24 images*, (88-89), 48–48.

JEAN-LUC GODARD

LE MONDE DE L'INTRANQUILLITÉ

Dire de Jean-Luc Godard qu'il est un des dix, peut-être même des cinq plus grands cinéastes vivants résonne souvent — du moins de ce côté de l'Atlantique — comme de la provocation. Pourtant, qu'importe la dimension de l'œuvre sur laquelle on se penche: la poésie sublime et crépusculaire de l'image, le foisonnement de la bande-son, le travail sur la musique, le texte, la prise directe sur le présent, l'histoire, la politique, la morale, etc., tout cela témoigne d'un esprit immense dont la lucidité nous submerge à mesure qu'on en perce l'infinie profondeur.

Devant tous les films de Godard, on ressent la même instabilité d'une œuvre toujours sur le point de se disloquer. C'est que le cinéaste ne construit pas un film en juxtaposant simplement des images et des sons, mais cherche avant tout à nous *faire voir*, à nous *faire entendre*, d'où le caractère discontinu et polyphonique de son travail. La force de celui-ci se situe précisément dans ces tensions jamais résorbées, dans le mouvement de recherche qui ne peut trouver de point définitif capable de mettre fin à cette mouvance inquiète.

Il faut, par ailleurs, s'empresse de détruire cette idée fort répandue qui voudrait que les films de Godard, si solidement et intensément ancrés dans le monde, ne soient que de purs exercices s'enfermant dans une esthétique de «l'art pour l'art», alors qu'en vérité rien n'est plus étranger à ce cinéaste que le formalisme. Il propose plutôt une écriture filmique qui engage un bras de fer entre le langage et ce que l'on appelle «le réel». C'est la proximité du monde environnant, nous parvenant sous forme de rumeur désordonnée, qui empêche chacune de ses œuvres de se souder en un tout homogène et impose un rapport extrême de tension entre les différents éléments qui les composent. L'éclatement de la forme ne doit pas alors être interprété comme un mépris du réel, mais bien au contraire comme un *acharnement violent à stimuler notre attention*. «Nous faisons des films mais plus de cinéma», a-t-il déjà dit, puisque «le cinéma est en quelque sorte la résurrection du réel»¹. Aussi Godard croit-il devoir aborder le cinéma comme s'il s'agissait d'une *terra incognita* où tout est encore à faire, à réinventer. Comment pouvoir encore porter un regard neuf sur ce qui a été usé par tant d'images que nous ne voyons même plus?

Or, écrire sur les films de Godard, c'est à chaque fois, devant l'entrelacement complexe de ce qui les constitue, se trouver confronté

à langage et à ses limites — comme l'exprime aussi notre confrère Jacques Kermabon dans les pages qui suivent —, au discours qui menace de venir amputer ces films de l'essentiel de leur substance; alors que Godard lui-même ne cesse de se méfier du verbe. Pour cette raison, il résiste à l'habitude de nommer, de définir, d'encadrer ce qu'il donne à voir et à écouter. En conférence de presse lors de la présentation de *Nouvelle vague* à Cannes, il refusait de répondre aux journalistes qui souhaitaient l'entendre expliquer son film — une réaction qui, comme toujours, ne manqua pas d'être perçue comme de l'esbroufe: «Ce qui me frappe, disait-il, c'est que vous comptiez sur moi pour le définir (...) C'est à vous de dire. Moi je ne peux pas dire (...) Vous voulez toujours qu'on nomme les choses». Godard essaye sans cesse de ne pas *trébucher sur les mots* (et les images) *pétrifiés*, comme le disait Nietzsche dans *Aurore*, et c'est là selon lui tout l'enjeu du cinéma.

Jamais ne finira-t-on de faire le tour du travail de ce cinéaste. Lui consacrer dix pages, c'est donc bien peu, mais ce l'aurait été finalement tout autant de vingt, trente ou quarante pages. Voici donc quelques impressions sur la plus récente fiction de Godard, *For Ever Mozart* (d'abord sous la forme toujours prisée par nos auteurs d'un petit dictionnaire, auquel vient se joindre le regard sensible et incisif du cinéaste Jean Chabot), sur la bande sonore de *Nouvelle vague* maintenant éditée sur disque compact, ainsi que sur le deuxième volet de son *Histoire(s) du cinéma* présenté cette année à Cannes; quelques impressions en forme d'hommage à ce grand poète-philosophe. ■

1. Entretien avec Jean-Luc Godard par François Albéra, *CinémaAction*, n° 52, juillet 1989, p. 82 et 84.



Jean-Luc Godard sur le tournage de *Passion*.

MARIE-CLAUDE LOISELLE